

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS:

Roubaix-Tourcoing: Trois mois. 43.50 Six mois. 26.50 Un an. 50.50

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. 45 fr. La France et l'Étranger, les frais de poste en sus.

Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

INSERTIONS:

Annonces: la ligne. 20 c. Réclames: 30 c. Faits divers: 50 c. On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARRÉ, libraire, Grande-Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LAFITTE et C<sup>o</sup>, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires, (place de la Bourse); à Bruxelles, à l'OFFICE DE PUBLICITÉ.

BOURSE DE PARIS DU 5 JUILLET

Table with 2 columns: Valeurs and Cours du jour. Lists various stocks and their prices.

Ces cours sont affichés chaque jour, vers 2 h. 1/2, chez MM. A. MAIRE et H. BLUM, 176, rue du Collège, à Roubaix

BOURSE DE PARIS

Table with 2 columns: Valeurs and Cours du jour. Lists government bonds and their prices.

Services particuliers du Journal de Roubaix.

Table with 2 columns: Services and Prices. Lists various services and their costs.

DEPECHE COMMERCIALES

New-York, 5 juillet. Fête. Dépêches de MM. Schlagdenhaufen et C<sup>o</sup>, représentés à Roubaix par M. Bulteau-Gry-monvrez: Havre, 5 juillet. Ventes: 400 b. Marché calme, plénement. Liverpool, 5 juillet. Ventes 12,000 b. Marché fort. New-York, 5 juillet. Férié.

ROUBAIX, le 5 JUILLET 1878

Bulletin du jour

Un fait est certain, c'est que la république dite conservatrice s'en va tout doucement, pour faire place à une autre qui ne sera pas tant du goût des conservateurs ralliés au régime actuel. Le gouvernement n'est déjà plus le maître. C'est le ministère Dufaure-Marcère qui règne, mais c'est M. Gambetta qui gouverne. La dernière session a montré à quel point le cabinet est sous la tutelle du chef de la gauche. Mais M. Gambetta lui-même n'est rien moins qu'assuré de conserver au delà de l'année présente, sa toute puissante et occulte dictature. Pendant que le ministère lui obéit, l'extrême gauche regimbe. Le parti avancé travaille secrètement à lui substituer des hommes plus sûrs et plus actifs. On voit poindre déjà un groupe directeur, composé de MM. Clémenceau, Floquet, et Lockroy, qui se prépare à remplacer l'autorité unique de M. Gambetta. Un triumvirat à la place d'une dictature, le radicalisme succédant à l'opportunisme: voilà ce que nous montre un avenir prochain. Après l'Exposition, dont le parti radical a intérêt à assurer le succès, après les élections sénatoriales, où il compte l'emporter, les choses iront vite.

En attendant, M. Gambetta cherche à maintenir son pouvoir en faisant acte d'autorité vis-à-vis des ministres actuels et en préparant l'arrivée au ministère de ses créatures.

Malgré son ascendant sur le cabinet, le chef de la majorité n'a pas en lui un instrument assez docile, assez souple de ses volontés. D'ailleurs, quelques-uns des ministres du 14 décembre n'appartiennent pas assez au parti républicain pour qu'on puisse compter en tout sur leur concours.

M. Gambetta, qui commence à se sentir débordé aura besoin d'avoir un ministre bien à lui pour contenir et satisfaire à la fois les exigences radicales. Il lui faudra manœuvrer avec habileté pour conserver intact, son pouvoir au milieu des compétitions, des oppositions et des difficultés de toutes sortes qu'il rencontrera à la réalisation de ses plans ambitieux. Ni M. Dufaure, ni M. Borel, ni même M. Bardoux ne peuvent être ses hommes pour la partie difficile qui lui reste à jouer à la fois contre les conservateurs et contre les intransigeants avant l'échéance de 1880. M. Gambetta a besoin d'une crise ministérielle qui amènera une modification du cabinet plus conforme à ses vues. La querelle faite au général Borel pour son discours à la Chambre sur la gendarmerie; l'insistance mise à obtenir du Président du Conseil et du Ministre de l'Intérieur un désaveu du ministre de la guerre; le démembrement par la commission du budget du ministère de l'Instruction publique, sont autant d'éléments d'une crise ministérielle que M. Gambetta fera éclater au moment opportun.

Du reste, toutes les occasions lui sont bonnes pour arriver à ses fins. Le

mondre incident devient un prétexte à conflit. En opportuniste, le chef de la gauche se serait bien gardé de provoquer des questions de cabinet avant l'Exposition, comme il se garde de pousser les choses à l'extrême pendant « la fête du travail et de la paix; » mais il n'en faut pas moins préparer tout doucement la crise ministérielle pour la rentrée des Chambres. L'incident soulevé à propos d'une réclamation de l'évêque d'Angers au Conseil supérieur de l'Instruction publique, n'a pas d'autre but.

Le Conseil ayant décidé, à la demande de Mgr Freppel, que les examens des élèves de la faculté catholique d'Angers seraient passés à Angers même, et non au siège de la plus proche faculté de l'Etat, devant le jury mixte, et M. Bardoux n'ayant contredit à cette décision qu'en raison des dépenses occasionnées par le déplacement des trois ou quatre professeurs de la faculté officielle de Poitiers, la République Française accuse violemment le Conseil supérieur d'avoir par son vote abaissé l'Etat devant les convenances des adversaires de l'Université Nationale et du même ton reproché à M. Bardoux de ne s'être pas opposé à l'introduction de la demande de Mgr Freppel devant le Conseil.

« Il y a des cas, disait à ce sujet l'organe de M. Gambetta où il faut montrer de la fermeté quand on en a et c'était le cas d'en avoir et d'en montrer en face d'une prétention si audacieuse. Cette affaire ne peut en rester là et nous comptons y revenir. » Une pareille menace indique bien l'intention de transformer ce menu fait en une question de cabinet. Le cas est embarrassant pour M. Bardoux. Placé entre la décision du Conseil supérieur de l'Instruction publique et les exigences de la gauche, il se voit obligé de manquer à son devoir de ministre en passant outre au vote du Conseil supérieur de l'Instruction publique ou d'encourir la disgrâce de la majorité et de son chef. C'est bien sur cet embarras que compte M. Gambetta pour avoir raison un jour ou l'autre de M. Bardoux comme de M. Borel et de M. Dufaure, par surcroît. Le dossier de la crise ministérielle se forme ainsi peu à peu, à la faveur des vacances.

LES MALENTENDUS

Décidément, il y a eu malentendu. Les organisateurs de la fête du 30 juin l'ont intitulée fête nationale; ils sont démentis par ceux qui ont dit: fête républicaine, et par ceux qui ont agi comme s'ils célébraient la fête de la Commune. M. de Marcère, qui s'écriait: « Plus de vaincus, plus de combattants! » n'était pas d'accord avec les électeurs qui parcouraient la ville en hurlant la Marseillaise ou le Ça ira. M. Dufaure qui abandonne aux pauvres une part de la subvention dont une récente douleur lui interdit de faire usage, n'est pas en parfaite communauté d'idées avec les conseillers municipaux, qui ont rejeté la charitable proposition de M. Binder, Chacun s'en rejouit à sa manière: c'était la fête de Babel!

Un ministre que nous avons vivement combattu naguère, M. de Marcè-

re, propagateur très inconscient de la troisième Révolution qui s'inaugure, a essayé de définir avant hier la République de son rêve.

Il a chanté les litanies de l'Idole du Trocadéro, devant laquelle dansait M. Hérisson. M. de Marcère a parlé à la Statue en poésie ou en amour. Hélas! plus clairvoyant peut-être qu'en 1876, il savait bien que son discours d'apparat était menteur comme un sonnet. Il serait prématuré de dire: comme une épitaphe!

Les républicains de la nuance de M. de Marcère sont représentés par un grand journal, honnête, modéré, convaincu (je ne parle pas du National, c'est le Temps que je veux dire). Le Temps s'est formé aussi un idéal de République, où « il n'y a plus de partis; » où « circule une vie intense; » où s'épanouit « une renaissance nationale, dans une sécurité profonde. » Cette République existe-t-elle? Répond-elle mieux à la réalité que le tableau de la fête du 30 juin donné par le Temps. Ce journal n'a pas entendu le Ça ira! Il ne sait pas qu'on a chanté la Marseillaise à Jeanne d'Arc.

Il ne sait pas que les plus hideux emblèmes ont été étalés. Il n'a vu partout qu'une « joie respectueuse; » « une parfaite convenance dans l'attitude des foules qui nulle part n'a été bruyante. »

Le Temps juge que l'ordre a régné dans la foule du 30 juin et que la République est un régime national!

Nous rendons un plein hommage à la bonne volonté de M. de Marcère, à la sincérité du Temps. Nous admirons la République soulevée par le gouvernement des modérés. Nous la voyons immobile: toutes les divisions et toutes les haines publiques sur l'autel de la patrie; nous la voyons, respectueuse de la conscience des citoyens, consacrer tous les droits légitimes, impartiale, juste, économe des deniers publics, vigilante gardienne de l'honneur national, fondée sur la bonne volonté et l'abnégation de tous, ennemie des abus du favoritisme, commandant aux passions populaires, sévère et bienveillante, etc. etc. Nous en sommes convaincus, telle est la République désirée par la fraction actuellement dirigeante du parti républicain. Cette fraction ne nous démentira pas sans doute. Telle est leur République, aussi belle, aussi bien faite, aussi vigoureuse que la jument de Roland.

Mais j'entends l'ignoble hurlement des faubourgs; je vois Jeanne d'Arc insultée, tous les vices divisés dans l'infâme Voltaire. J'entends annoncer la fête de l'assassinat. Je me souviens que la majorité républicaine pr-scrit les vaincus dans le Parlement. On me dit que des préfets, au mépris des ordres du ministre, se livrent aux plus effroyables menées contre les députés dont M. Gambetta ne veut pas pour collègues; quatre milliards de dette nouvelle dont profiteront les plus effrontés agioteurs vont s'ajouter aux cinq milliards de 1871. Je lis dans une presse, qui se moque des lois, les menaces les plus infâmes contre la meilleure partie de la nation; et ces menaces sont proférées chaque jour par un forçat en rupture de ban qui commande à trois ou quatre journaux presque ministériels! La délation perpétuelle, infatigable, est encouragée. Au milieu de l'ivresse populaire, à travers l'éclat des fêtes sans lendemain de l'Exposition universelle, dans cette explosion de frivolité

qui a saisi Paris, voilà que des nouvelles de terreur arrivent de Marseille.

La-bas, on a promené, en plein jour, le drapeau rouge, qu'on a timidement montré, à Paris, aux clarités douteuses des lampions de faubourgs; là-bas, on a insulté d'innocents pèlerins qui s'acquittaient d'un vœu en l'honneur d'un saint évêque justement populaire à Marseille; là-bas, on a foulé aux pieds les couronnes de Belzunce; un républicain a soufflé la statue de celui qui avait prodigué sa vie pour les pestiférés de Marseille!

Un de vos préfets, monsieur de Marcère, a laissé tout faire: il a contribué au désordre par une indigne mollesse. Conseillé par un des députés qui vous soutiennent, votre représentant a favorisé l'émeute!

Cependant, faisant, comme toujours, à l'ordre public le sacrifice de leur droit, les pieux pèlerins de Marseille allaient s'enfermer dans l'église pour y prier en paix. La populace les pour suit, les injurie et les maltraite. On arrête des voitures menant à l'église des seminaristes. Ils sont de bons citoyens opposés à la force à la force pour les sauver. Les plus sales outrages sont infligés à l'image du vénérable Belzunce. C'est une déshonorante orgie. Les gendarmes sont refoulés, insultés, dé-sarmés.

Le préfet et M. Rouvier sont tranquilles. Quel rapport ont-ils avec Belzunce?

O monsieur de Marcère! est-ce là votre idylle républicaine? Est-ce l'âge d'or que vous chantez? Est-ce la sécurité dont vous vous portez garant?

Dites-nous si vous jugez que votre peinture de la République est ressemblante. La devise: « Paix et liberté » qui s'élevait ironiquement à côté du monogramme républicain, est-elle réalisée? Oui, vous voulez la République pacifique et ouverte: nous vous croyons sincères, vous et vos amis. Alors, quittez pour un jour vos dithyrambes. Voyez la République telle que vos ennemis la veulent faire, telle qu'ils la feront demain, telle qu'ils l'ébauchent aujourd'hui.

La République sanglante volera de clocher en clocher si vous n'y prenez garde. Elle a déjà apparue à Marseille.

Depuis longtemps, il n'est plus question d'ordre moral. Nous sommes devenus moins exigeants. Garantissez-nous seulement l'ordre matériel, que vos préfets ne savent même pas garder. Faites respecter notre liberté, consacrée par les lois. Faites respecter nos personnes.

Mais déjà la Révolution n'est plus seulement dans la presse, dans les comités et dans les sociétés secrètes.

Elle s'est montrée dans la rue. Vous faites profession de n'avoir cure de l'ordre moral. Soyez du moins, si vous en avez encore le courage et la force, le gouvernement de l'ordre matériel.

Ce sera encore le meilleur moyen de sauver vos chers portefeuilles!

HENRI DES HOUX.

LETTRE DE PARIS

(Correspondance particulière) Paris, 4 juillet. Nos vaillants confrères de la Gazette du Midi, qui ont eu l'honneur d'être

insultés, menacés, attaqués même dans leur domicile par les démocrates de Marseille, et qui ont aussi partagé avec la mémoire vénérée de Belzunce la persécution radicale, nous avaient déjà fait connaître la vérité exacte sur les tristes scènes de vandalisme qu'une certaine presse essaie maintenant de justifier aux dépens des catholiques, c'est-à-dire des victimes même de ces actes d'oppression et de dévastation. Aujourd'hui, ils précèdent avec le même courage les responsabilités et nous donnent la liste des meneurs de cette émeute au petit pied.

« Liste navrante! dit la Gazette, cuisiniers, marchands de contre-marchés, garçons de billard, de café... de maison! Sur les 127 perturbateurs arrêtés, on compte cinquante étrangers, cinquante-trois Français n'appartenant pas à Marseille et vingt-quatre Marseillais!

« Voilà pourtant ce que l'on appelle la voix de notre peuple et de notre cité infortunée! Voilà pour qui et avec l'aide de qui on nous interdit nos fêtes traditionnelles et nos croyances nationales!

Au surplus, après avoir attaqué et diffamé les hommes, qui ont voulu, suivant leur droit, honorer la mémoire de Belzunce, le radicalisme fait le procès à cette mémoire elle-même. Aujourd'hui, l'Indépendance belge nous apporte une page significative de son correspondant parisien, où Belzunce est simplement traité de « pauvre moine, » de « fanatique, » de « violent inconscient, à la discrétion des Jésuites. »

Le correspondant de l'Indépendance prépare, à sa façon, l'exécution du projet présenté par le citoyen Peytral; tous deux s'associent pour déboulonner la statue de Belzunce. Tous deux y auront quelque peine, et quand même la statue tomberait sous leurs coups idiots, le nom qu'elle représente n'en vivrait pas moins éternellement. Toujours, l'histoire redirait ce dévouement héroïque, que la Gazette approche, à bon droit, de certains dévouements contemporains:

« L'évêque Belzunce était à Versaille quand la peste éclata ici. Le chevalier Roze lui écrivit la fatale nouvelle: l'évêque revint à marches forcées et ne voulut plus partir, même après le fléau. Nos grands fonctionnaires républicains font exactement le contraire. Est-ce donc pour cela qu'on les applaudit et qu'on veut détrôner Belzunce du piédestal que lui éleva notre administration reconnaissante? »

Les manifestations républicaines continuent à Paris, plus librement que les manifestations religieuses à Marseille. Témoin cette promenade racontée par la Petite République et qui a eu lieu, mardi soir, aux alentours du boulevard Voltaire en l'honneur de « notre jeune républicain » représenté dans la circonstance par un enfant de sept ans.

« Quand les « déesses de la raison » et autres farces du même calibre? La presse de gauche commence à formuler contre l'œuvre de M. Clésinger des critiques qui pourraient bien

Feuilleton du Journal de Roubaix du 6 JUILLET 1878.

— 124 —

LA CIRCASSIENNE

PAR LOUIS ENAULT

CXXXVIII Jusque à ce moment la princesse avait marché à la tête de sa petite troupe, avec une intrépidité qu'auraient pu lui envier les plus audacieux d'entre ses compagnons. Mais, quand on se trouva si rapproché du lieu de l'action que l'on put entendre distinctement les crépitements de la fusillade, répercutés par les échos comme des roulements de tonnerre, les gémissements des blessés, les cris de fureur des combattants, les appels plaintifs des femmes, qui demandaient du secours, avec des cris et des pleurs, les plus braves sentirent passer dans leurs nerfs le frisson des grandes émotions; faut-il s'étonner si la petite main qui s'appuyait sur le bras de Ben-Salem éprouva un léger tremblement, et si le cœur de la princesse battit haut dans sa poitrine? Disons du moins que sa marche ne se ralentit point un instant, et que parfois même, ce fut elle qui sembla entrainer son compagnon. Au moment où l'on allait pénétrer dans la cour de l'habitation, M. de Mer-

teins et M. de Kergor s'élançèrent à ses côtés, et, chacun d'eux la prenant par un bras, ils s'efforcèrent de passer devant elle.

— Par grâce, madame, veuillez nous laisser faire dit le marquis, vous n'avez pas la force d'aller jusqu'au bout, si vous continuez à marcher aussi vite.

— D'ailleurs, princesse, ce n'est vraiment pas ici la place des femmes! dit le vicomte à son tour.

— Ma place est partout où l'on se bat pour ce que j'aime! répondit fièrement madame Imérieff; personne devant, personne derrière, messieurs! Tous au premier rang!

Et entraînant Ben-Salem, dont elle n'avait pas encore quitté le bras: — Plus vite! plus vite! lui dit-elle d'une voix vibrante.

Tous se hâtaient, guidés dans ces demi-ténèbres par la lueur de deux torches de résine que Ben-Salem avait allumées. Ils arrivèrent en noyau serré à la porte intérieure du souterrain, qui donnait accès dans la vaste cour de l'habitation. Cette porte était masquée par un rideau d'arabes et de lents, qui ne permettait pas de voir tout d'abord ceux qui sortaient de la galerie. C'était donc pour ceux-ci un excellent poste d'observation.

Le fort de l'action ne se passait point, du reste, dans cette cour; mais sur le devant même de la maison. Quelques Arabes, à cheval sur la crête du mur extérieur, échangeaient, presque à bout portant, des coups de fusil avec les ser-

viteurs de Ben-Salem, qui s'étaient barricadés derrière leurs fortes portes et leurs fenêtres étroites, et qui se défendaient avec l'énergie du désespoir. Ils savaient bien que les assaillants irrités ne leur feraient point grâce de la vie après la victoire.

Au moment où Octave de Kergor, emporté par sa fougue impétueuse se précipita le premier du côté de la maison, il aperçut un Arabe de haute taille — c'était Ali, le persécuteur de Rahel — qui, protégé par la forte saillie des montants de la porte, s'arc-boutait contre elle, et, faisant jouer son épée, à la façon d'un bélier ou d'une catapulte, essayait de l'enfoncer. Il y réussit, et suivi de deux ou trois autres de ses compagnons, il entra par cette brèche béante qu'il venait d'ouvrir. — Un cri terrible, déchirant! — un cri de femme, mêlé de douleur et d'effroi, fit retentir la maison tout entière.

Laisant ses amis, maintenant en l'âge, aux prises avec les Arabes, qui continuaient à faire le coup de feu du haut de la muraille extérieure, Octave de Kergor, suivi de M. de Martens, et de sir O'Connor, s'était élané sur les traces d'Ali et de ses complices dans l'intérieur de la maison. Il était temps qu'il y arrivât, car une scène singulièrement pathétique se déroulait en ce moment près de ce foyer sanglant et profané.

Poyant sous le nombre des assaillants, deux des filières serviteurs de Ben-Salem venaient de payer de leur

vie leur courageux dévouement à la jeune protégée de leur maître. L'un, percé de deux balles, qui trouvaient largement sa poitrine, l'autre la tête fracassée par le crosse du fusil dont un des Arabes s'était servi contre lui, à la façon d'une masse d'armes, gisaient sur l'aire du sélamick, en s'agitant dans les suprêmes convulsions de l'agonie.

Eperdues, folles de terreur, les femmes, qui avaient vu tous leurs défenseurs tomber l'un après l'autre, s'étaient réfugiées à l'extrémité de la pièce, et ne pouvant aller plus loin, avaient été contraintes de s'arrêter là.

De ses deux bras qui les enlaçaient la malheureuse mère essayait de défendre ses deux filles, que trois ou quatre Arabes s'efforçaient d'arracher à son étreinte.

La violence dans ce qu'elle a de plus horrible, la douleur, dans ce qu'elle a de plus poignant, se lisaient sur les traits bouleversés des assassins et des victimes. Les imprécations interromptes les sanglots et les soupirs.

Non loin de ce groupe, Zuleika tenait intrépidement tête à son frère qui voulait s'emparer de Rahel enfin retrouvée.

Palé de terreur, la belle Circassienne ne pouvait que tourner vers le ciel ses grands yeux pleins de larmes, pour lui demander son appui... ou la mort.

Mais la jeune Arabe, courageuse comme la tigresse qui défend ses petits, faisait à sa chère maîtresse un rempart de son corps, et la prunelle enflammée,

la lèvres frémissante de colère et d'indignation, ses deux bras tendus et raidis, elle maintenait Ali à distance, sans s'apercevoir que ses forces allaient s'épuisant dans cette lutte suprême et inégale.

Egaré par une fureur aveugle, arrivée à son dernier paroxysme, le ravisseur leva sur elle son bras armé d'un poignard... et la laissa retomber...

L'infortunée créature poussa un long gémissement, ploya sur ses jarrets, et s'affaissa aux pieds de Rahel, qu'elle arrosa d'un sangheureux de couler pour elle jusqu'à la dernière goutte. Elle eut point la force de prononcer une parole, mais son dernier regard, dont la flamme allait s'éteindre pour toujours, chercha les yeux de la fille d'Yacoub, et, les ayant trouvés, se posa doucement sur eux, comme pour leur donner le dernier adieu.

— Ainsi périsse tout ce qui osera résister à mes volontés! dit le meurtrier d'un voix rauque, et avec un geste farouche. Maintenant, toi, viens! dit-il à Rahel, en posant une lourde main sur l'épaule de la jeune fille... Personne désormais ne pourra l'arracher à mon pouvoir... Enfin, tu m'appartiens!

— Morte, peut-être, mais jamais vivante! répliqua la Circassienne, l'œil égaré, mais fière encore, une implacable résolution empreinte sur ses beaux traits, — et, tout en parlant, avec la suprême énergie du désespoir, elle s'attachait à l'un des piliers du Sélamick, comme une suppliante antique à l'autel

d'une divinité protectrice.

La force brutale de l'Arabe, dont, en ce moment, tous les instincts violents étaient déchaînés, allait sans doute triompher aisément de cette dernière résistance, à laquelle seul le désespoir donnait des forces, quand le héros Ali se sentit tout à coup tiré en arrière, avec une force tellement irrésistible que, malgré sa rare vigueur, il fléchit sur ses genoux.

Il se retourna, et, devant lui, debout, grand, terrible, superbe, inexorable, pareil à l'archange chargé d'exécuter contre un mortel les arrêts du Très-Haut, il vit Octave de Kergor, le tenant au bout de son bras, et le maintenant par une étreinte si vigoureuse qu'il semblait qu'aucune puissance humaine ne pouvait l'en déviter.

Une seconde, ces deux hommes se regardèrent, chacun d'eux avait la mort de l'autre dans les yeux. Mais chacun comprenait aussi qu'il se trouvait en face d'un adversaire digne de lui.

Comme s'ils eussent tout d'abord désigné de servir de leurs armes, et qu'ils eussent été plus certains d'assouvir leur fureur dans une lutte corps à corps, ils se saisirent, s'élançèrent, se serrent à s'étouffer, poitrine contre poitrine. Tous deux jeunes, tous deux forts, tous deux courageux, ils demeurèrent une minute, pied contre pied, sans qu'aucun des deux pût renverser l'autre. Ils tombèrent pourtant, mais Ali glissa, et se trouva sous son adversaire. (A suivre.)